LUCA BOSCHETTO

Alberti, Florence et les Médicis: des relations ambivalentes

[stampato in *Alberti: humaniste, architecte*, Édition établie par Françoise Choay et Michel Paoli, Paris, Musée du Louvre, 2006, pp. 15-31]*

**** Il testo qui riprodotto in formato digitale, messo a disposizione per fini di studio e ricerca, è destinato a un uso strettamente personale e in nessun caso può essere impiegato a scopi commerciali.***

Alberti, Florence et les Médicis : des relations ambivalentes

Il y a six cents ans, lorsque Leon Battista Alberti naquit à Gênes, fils naturel de Lorenzo, riche marchand florentin en exil, il eût été aventureux de parier que Florence aurait dans sa vie une telle importance et qu'il deviendrait l'une des figures emblématiques de ce grand foyer de la Renaissance. Il eût été plus sage d'envisager que sa destinée et celle de sa ville ne se croiseraient que très difficilement, une fois levés deux obstacles *a priori* difficilement franchissables : les persécutions subies par sa célèbre famille, sortie vaincue des luttes de la Florence du Trecento après y avoir occupé une place centrale sur les plans politique et économique, et la vulnérabilité de Battista qu'impliquait une situation d'enfant naturel – situation soumise alors à bien des contraintes liées aux lois et aux mentalités des villes italiennes de l'époque. Heureusement pour nous, le hasard fit bien les choses.

L'humaniste se rendit à Florence pour la première fois à la fin de sa jeunesse et y séjourna avec la Curie pontificale dans les années 1430 et 1440. Son établissement à Rome lors des décennies suivantes ne l'empêcha pas de fréquenter la ville à laquelle des intérêts économiques et des sentiments profonds le lièrent jusqu'à sa mort. Comme l'a affirmé à juste titre Cecil Grayson, le contact avec Florence joua dans la formation et dans la carrière de Battista le rôle d'un puissant catalyseur aussi bien en ce qui concerne ses orientations littéraires que ses intérêts théoriques et sa pratique des arts[1].

Nous ne traiterons pas ici des retombées culturelles de cette rencontre, mais définirons plutôt le cadre général dans lequel s'est développée l'expérience florentine de Battista, en insistant sur certains aspects plus concrets de son insertion dans la réalité sociale de la ville et sur les rapports qu'il entretint avec la société politique de la Florence du Quattrocento. Nous aborderons ainsi dans un premier temps le cadre institutionnel et juridique de cette rencontre puis, dans un second, la question toujours ouverte du rapport entre Battista et les Médicis. L'irrésistible ascension de cette Maison, initiée par Côme l'Ancien et poursuivie par ses successeurs, son fils Pierre et son petit-fils Laurent le Magnifique (dont Alberti ne connut toutefois que les premières années de gouvernement), constitue en effet la nouveauté politique

1. Le présent récit des épisodes de la biographie de l'humaniste-architecte est essentiellement fondé sur la *Vita di Leon Battista Alberti*, de Girolamo Mancini, Florence, 1911[2] (réimp. anast. Rome, 1967) et, concernant les rapports d'Alberti avec Florence, sur Luca Boschetto, *Leon Battista Alberti e Firenze. Biografia, storia, letteratura*, Florence, 2000 ; ces deux monographies seront améliorées sur de nombreux points par la publication des actes du colloque international *La vita e il mondo di Leon Battista Alberti* (Gênes, 19-21 février 2004). Au nombre des découvertes biographiques importantes survenues l'année du centenaire, on compte celles du lieu et de la date de naissance exacts d'Alberti, voir Paola Massalin, « Una nuova fonte sulla nascita dell'Alberti: il ms. Conv. Sopp. I ix 3 della Bibl. Nazionale di Firenze », *Albertiana*, 7, 2004, p. 237-246. Le thème de Florence comme « catalyseur du génie albertien » est emprunté à Cecil Grayson (« In the crucible of his genius, contact with Florence acted like a catalyst; the reaction, though not immediate, compounded the architect and practical engineer » [« Dans le creuset de son génie, le contact avec Florence joua le rôle d'un catalyseur ; bien que non immédiate, la réaction engendra l'architecte et l'ingénieur praticien »]), dans « The Humanism of Alberti », *Italian Studies*, 12, 1957, p. 37-56, à la p. 56 (paru ensuite dans *idem, Studi su Leon Battista Alberti*, éd. Paola Claut, Florence, 1998, p. 129-148, citation p. 148).

Ci-contre :
Florence, détail de la façade du Palazzo Rucellai.

la plus importante au moment où Alberti commence à fréquenter Florence. Nous serons aussi conduis à nous interroger non seulement sur l'opinion de l'humaniste concernant l'évolution historique de la cité, qui se dégage de son œuvre écrite, mais aussi sur son attitude lorsqu'il fut confronté à l'épais maillage de relations de mécénat et d'amitié si caractéristique de la Florence médicéenne[2].

En 1404, lors de la naissance de Battista à Gênes, la famille Alberti se trouvait dans une situation dont l'enfant dût subir très tôt les conséquences négatives. De fait, celui-ci naissait seulement trois ans après l'expulsion, sur ordre du gouvernement florentin, de tous les hommes de son clan : davantage, les rênes du pouvoir demeuraient alors fermement entre les mains de leurs adversaires – une étroite coalition de familles aristocratiques dirigée par Maso degli Albizzi. Après avoir gagné la guerre très disputée contre le duc de Milan, Gian Galeazzo Visconti, l'oligarchie des Albizzi avait en effet remporté un succès éclatant grâce à la conquête de Pise et de son vaste territoire. Durant les vingt années suivantes, où Battista passa son enfance et sa prime jeunesse entre la Vénétie et Padoue – qu'il quitta pour entreprendre ses études de droit à Bologne –, il ne fut jamais question d'admettre à nouveau les Alberti dans leur patrie. Bien au contraire, en 1412, la découverte d'un complot qui aurait dû pousser les Florentins à se révolter au cri de « vive le peuple et les Alberti » entraîna le renforcement des peines prononcées à l'encontre de la famille de Battista et nombre de ses membres furent proclamés rebelles et condamnés à mort par contumace[3].

Sur le plan individuel, les choses n'allaient guère mieux pour Battista. En tant que « fils naturel », né hors mariage, son statut au sein de son propre clan et ses droits au patrimoine familial étaient en effet bien inférieurs à ceux des autres Alberti. À Florence cependant, il se trouva lésé par une loi, approuvée l'année même de sa naissance par les conseils civiques, et qui interdisait aux fils illégitimes l'accès aux charges publiques et politiques. Cette loi étant restée en vigueur pendant tout le siècle, Battista ne put donc jamais être, à Florence, un citoyen de plein droit. Et l'on peut se demander s'il ne faut pas voir, dans cette sorte de brutal interdit d'origine, le secret de l'« attraction-répulsion » à l'égard de la vie politique florentine, dont témoigne un si grand nombre de ses écrits[4] ?

Pour le clan Alberti et pour son jeune rejeton – alors sur le point de terminer ses études universitaires – les perspectives ne changèrent qu'après 1425. À Florence, le régime en place avait peu à peu perdu son unité. Au sein de la classe dirigeante

2. Sur cette période de l'histoire de Florence, voir surtout l'étude générale de Gene Brucker, *The Civic World of Early Renaissance Florence*, Princeton (N.J.), 1977, et, pour l'époque médicéenne, Nicolai Rubinstein, *The Government of Florence under the Medici (1434 to 1494)*, Oxford, 1997[2]. Dans la longue durée, les transformations institutionnelles sont restituées par Riccardo Fubini, « Dalla rappresentanza sociale alla rappresentanza politica: alcune osservazioni sull'evoluzione politico-costituzionale di Firenze nel Rinascimento », *Rivista Storica Italiana*, 102, 1990, p. 279-301 (article publié ensuite sous le titre « Dalla rappresentanza sociale alla rappresentanza politica. Sviluppi politico-costituzionali in Firenze dal Tre al Cinquecento », dans *idem, Italia quattrocentesca. Politica e diplomazia nell'età di Lorenzo il Magnifico*, Milan, 1994, p. 41-61).

3. Sur les événements liés à la défaite et à l'éviction des Alberti et sur les sanctions punitives prises contre cette famille pendant la période d'exil, voir Brucker, *op. cit.* (n. 2), p. 75 *sqq.*

4. L'approbation de la loi du 6 octobre 1404 est abordée par Thomas Kuehn, *Illegitimacy in Renaissance Florence*, Ann Arbor, 2002, p. 83. Le même auteur a étudié la question de l'illégitimité d'Alberti sous l'angle particulier de ses possibles répercussions dans l'œuvre de l'humaniste, « *Leon Battista Alberti come illegittimo fiorentino* », communication au colloque gênois *La vita e il mondo di Leon Battista Alberti*, à paraître.

émergeait une faction opposée au parti des Albizzi, d'inspiration plus populaire et dont la figure centrale était le richissime banquier Giovanni di Bicci, le père de Côme de Médicis. Afin de renforcer l'unité politique, les groupes de citoyens les plus modérés firent alors pression pour que les membres de nombreuses familles, condamnées par le passé pour des motifs politiques, fussent de nouveau admis à Florence. Les Alberti étaient du nombre, mais le droit d'exercer des charges publiques ne leur fut toutefois pas restitué aussitôt. Le ban d'exil fut révoqué à la fin de l'année 1428 et les portes de la ville se rouvrirent pour Battista et sa famille[5].

Comme on l'imagine assez aisément, après une absence de presque trente ans, les Alberti ne retrouvèrent Florence que très progressivement et différentes branches de la famille décidèrent de ne plus revenir dans leur ville d'origine. Dans le cas de Battista, les liens durables qu'il noua avec la ville procédèrent davantage des aléas liés à sa carrière que d'un choix délibéré et conscient.

Grâce à un document notarial récemment découvert par Lorenz Böninger, nous savons qu'Alberti, dont la connaissance de Florence se limitait jusqu'alors aux éléments fournis par les récits de ses proches et des marchands florentins qu'il avait sans doute rencontrés durant son enfance, s'y rendit pour la première fois en septembre 1431. À cette date, Alberti avait au moins pris les ordres mineurs et travaillait déjà au sein de la curie romaine comme rédacteur de brefs («abréviateur») de la Chancellerie Apostolique. Sa visite était motivée par une affaire concernant le bénéfice de l'église de San Martino a Gangalandi dont il venait à peine d'être nommé prieur[6]. Affirmer que cette nomination eut une importance fondamentale pour lier de façon définitive Alberti à la ville de Florence n'est pas exagéré. En effet, une grande partie des documents qui y attestent sa présence concernent ses rapports quotidiens avec les habitants de cette petite communauté du territoire florentin, située à quelques kilomètres de la ville-mère, sur la route de Pise. Le lien d'Alberti avec Gangalandi fut donc en réalité plus fort qu'on ne l'estime en général, comme le démontre aussi la décision, prise par Alberti durant ses dernières années, de financer la reconstruction de l'abside de l'église[7].

Le document de 1431 ouvre aussi des perspectives intéressantes sur les circonstances dans lesquelles s'établirent les premiers liens d'Alberti avec Florence et, plus généralement, sur les débuts de sa carrière à la curie. Il révèle, en effet, l'existence d'un rapport étroit entre Battista et l'un de ses cousins éloignés, Francesco d'Altobianco degli Alberti. Celui-ci est aujourd'hui connu, surtout par les spécialistes de la littérature florentine du Quattrocento, pour ses poèmes en langue vulgaire. Mais dans les années 1430, Francesco d'Altobianco était, à la différence de Battista, alors encore à peu près ignoré à Florence, très populaire en raison de l'immense fortune qu'il avait accumulée en tant que banquier de la curie romaine[8].

5. Sur les processus qui portèrent à la révocation du ban d'exil contre les Alberti le 22 octobre 1428, voir encore Brucker, *op. cit.* (n. 2), p. 472-507.

6. Pour ce nouveau document attestant de la présence de Battista à Florence le 4 septembre 1431, voir la communication de Lorenz Böninger, «Da "commentatore" ad arbitro della sua famiglia: alcuni episodi fiorentini riguardanti Leon Battista Alberti», actes du colloque *La vita e il mondo di Leon Battista Alberti*, Gênes, février 2004, à paraître.

7. Les documents relatifs aux travaux de construction sont rassemblés dans Marco Spallanzani, «L'abside dell'Alberti a San Martino a Gangalandi. Nota di storia economica», *Mitteilungen des Kunsthistorischen Institutes in Florenz*, 19, 1975, p. 241-250. La décision d'Alberti pourrait, d'une certaine manière, être liée au conflit avec la famille Pandolfini pour le droit de patronage de l'église qui eut lieu au milieu des années 1460 (voir *infra*, p. 26).

8. Dans ses *Ephebie*, Battista ne fait pas dire par hasard à son frère Carlo que Francesco est un «*uomo litteratissimo e occupatissimo in magnifici esercizj*» [«grand homme de lettres occupé à d'admirables travaux»], s'employant toujours à développer son travail en contact étroit «*col Sommo Pontefice, e cogli altri religiosissimi prelati e signori*» [«avec le souverain Pontife et avec les autres très religieux seigneurs et prélats de l'Église»] (*Efebie*, dans *Opere volgari di Leon. Batt. Alberti*, éd. Anicio Bonucci, Florence, Tipografia galileiana, 1843-1849, V, p. 299-322, citation p. 299-300).

Entre la fin de ses études universitaires et le début de sa carrière curiale, durant la première phase, obscure et difficile, de sa jeunesse, Alberti reçut selon toute vraisemblance le soutien de Francesco ainsi que celui de l'un de ses parents éloignés, *messer* Alberto degli Alberti, influent prélat auquel Eugène IV accordait toute sa confiance et qui allait être ensuite nommé cardinal par ce pape[9]. Nous savons par ailleurs, que lorsqu'il s'agissait de procurer un emploi à leurs « amis » dans les États de l'Église, la collaboration entre le banquier Francesco d'Altobianco et le protonotaire apostolique Alberto était efficace et bien rôdée. Ce fut par exemple, grâce aux lettres répétées, écrites de conserve au pontife, qu'un de leurs jeunes protégés florentins, Pazzino Strozzi, réussit à obtenir la charge convoitée de podestat de Pérouse en 1435. Il est fort probable qu'une démarche analogue soit intervenue pour l'emploi de Battista à la Chancellerie apostolique et pour l'octroi du bénéfice de Gangalandi[10].

Même si Alberti a toujours été assez discret sur ce point, ses proches, venus à Florence après leur exil, ont dû en réalité le soutenir d'une manière très concrète. En 1433, ils parvinrent même à obtenir une lettre de recommandation en sa faveur auprès de la Seigneurie florentine, magistrature suprême de la ville. Cette lettre était adressée au neveu d'Eugène IV, le cardinal Francesco Condulmer, personnage alors très puissant à la curie ; sans faire état de sa condition d'enfant naturel, le document soulignait que le jeune Battista était issu de la « très grande » et « très noble » famille des Alberti et que ses qualités méritaient donc d'être valorisées[11].

Malgré ce relatif « bon début », la carrière d'Alberti au sein de la curie resta, somme toute, dans l'ensemble assez modeste. À la différence d'autres célèbres humanistes de son temps, il ne devint jamais secrétaire pontifical et ses fonctions au sein de la Chancellerie demeurèrent toujours cantonnées à un rôle purement exécutif. Mais pour comprendre quels liens l'attachaient à Florence, son emploi à la curie reste essentiel. C'est en effet en tant que membre de la cour d'Eugène IV, que Battista put s'établir à Florence, au milieu de l'année 1434. Le pape y séjourna en fait à deux reprises ; d'abord de juin 1434 à mars 1436, puis de janvier 1439 à mars 1443 (cette dernière période coïncidant avec le concile d'Union entre l'Église latine et l'Église grecque[12]).

On pourrait se demander si le fait d'être dans sa propre patrie, ce que l'on appelait alors un « *cortigiano* » – au sens de membre de la cour papale – eut une signification particulière pour Alberti. Escortée par une armée de familiers et de fournisseurs, la curie constituait en effet une communauté nombreuse et bariolée, dotée de ses propres tribunaux, de sa propre police et même, de sa propre prison. Il s'agissait en somme d'une institution de grande envergure qui investissait littéralement chaque espace de la ville et que les Florentins percevaient comme un corps étranger. Ce

9. Ce n'est sûrement pas un hasard non plus si Alberto degli Alberti, comme Francesco d'Altobianco (auquel est dédié le livre III du *De Familia* et interlocuteur de la *Cena familiaris*), fait l'objet d'éloges chaleureux de la part de Leon Battista dans différentes œuvres littéraires, à commencer par les *Libri de familia*, où Lionardo le définit comme « *lume di scienza e splendore della nostra famiglia Alberta* » [« lumière de la science et splendeur de notre famille Alberti »], Leon Battista Alberti, *I libri della famiglia* dans *idem, Opere volgari*, éd. Cecil Grayson, Bari, 1960-1973, I, p. 3-341, à la p. 69 ; Leon Battista Alberti, *I libri della Famiglia*, éd. Ruggiero Romano et Alberto Tenenti. Nouvelle éd. Francesco Furlan, Turin, 1994, p. 85.

10. Les pressions conjuguées de Francesco et d'Alberto sont attestées par différentes lettres échangées en 1435 entre Pazzino Strozzi et son père, messer Palla di messer Palla (c'est-à-dire Palla Novello) ; celui-ci se trouvait à Florence, où résidait alors la curie pontificale, et pouvait donc personnellement « suivre le dossier ». (voir, parmi les nombreux exemples possibles, Archivio di Stato di Firenze [abrégé ensuite ASF], *Carte Strozziane*, s. III, 111, cc. 11r-v e 21r).

11. Datée du 5 décembre 1433, la lettre a été signalée et publiée par Girolamo Mancini, « Nuovi documenti e notizie sulla vita e sugli scritti di Leon Battista Alberti », *Archivio storico italiano*, IV serie, 19, 1887, p. 190-212, 313-334, et 320. Rare témoignage sur le déroulement concret de son activité de fonctionnaire pontifical, une lettre remontant probablement à cette même période est adressée par Alberti à son collègue à la curie, Bartolomeo dal Pozzo ; Battista y décrit sa situation économique en termes tout à fait positifs (« *mihi fortunam esse aliunde satis opulentam et honestam* »). L'honneur, auquel il pouvait prétendre, d'appartenir à une Maison comme celle des Alberti, prestigieuse et influente auprès de la curie désormais établie à Florence, a probablement contribué à cette réussite (Leon Battista Alberti, *Opera inedita et pauca separatim impressa*, éd. Girolamo Mancini, Florence, Sansoni, 1890, p. 275).

12. Sur le concile, les déplacements et l'histoire de la curie d'Eugène IV durant cette décennie tourmentée, en plus de Joseph Gill, *Il Concilio di Firenze*, Florence, 1967 (éd. orig. *The Council of Florence*, Cambridge, 1959), voir *Firenze e il Concilio del 1439*, colloque, Florence, 29 novembre - 2 décembre 1989, éd. Paolo Viti, vol. 2, Florence, 1994 ; et plus généralement la récente mise au point de Denys Hay, « Eugenio IV », *Enciclopedia dei papi*, Rome, 2000, II, p. 634-640.

point mérite d'être souligné car il rappelle qu'en tant que membre du clergé, à Florence, Alberti demeura toujours un *forensis*, un étranger. Et c'est sans doute cette signification précise et administrative que l'auteur avait à l'esprit, quand, dans un passage très connu d'une de ses dernières œuvres, il affirmait avoir toujours été « comme un étranger[13] » dans la ville.

Dans la carrière de l'écrivain, ses années de résidence à Florence constituèrent une période exceptionnellement intense. Rappelons seulement que l'essentiel de son activité fut alors consacré à son engagement dans une courageuse campagne visant à réformer dans un sens humaniste la langue et la littérature vulgaires.

La dimension civique marquée de ce projet, particulièrement évidente dans le domaine de la prose à caractère moral représentée par les quatre *Libri de familia* [*Livres de la famille*] – sans doute le chef-d'œuvre de cette période – et par les autres dialogues de ce genre adressés au public de la ville, rend difficile, à tout lecteur d'Alberti, de ne pas s'interroger sur la manière dont ces écrits se rattachent à la vie florentine du Quattrocento.

Le regard de l'humaniste sur cette société fut en effet si pénétrant qu'aujourd'hui encore le débat demeure vif autour des représentations de la famille et de la société qui émanent de ses œuvres, à travers des thèmes privilégiés, tels les rapports entre père et fils, le statut social des femmes ou enfin, l'implication des citoyens dans la politique locale à une époque où triomphait l'idéologie du *civic humanism*, l'humanisme civique[14].

Mais quels aspects de la ville retenaient particulièrement l'attention d'Alberti ? En dépit d'une population relativement modeste (à peine 40 000 habitants), Florence était l'une des grandes capitales financières de l'époque, caractérisée par de fortes inégalités, ainsi que par une mobilité sociale tout aussi marquée, et elle était réputée pour son système républicain original fondé sur les corporations : les principales charges politiques y étaient attribuées par un tirage au sort, renouvelé presque chaque mois, au cours duquel des centaines de citoyens attendaient avec anxiété le tirage de leurs noms des urnes électorales. Il semble bien qu'Alberti ait été avant tout sensible à cette atmosphère civique particulière en même temps qu'au grand renouveau artistique et culturel[15] dont la ville était le théâtre.

Le début des années 1430 suscita de grandes passions politiques et des débats enflammés : que l'on envisageât des réformes fiscales radicales, des choix de politique extérieure, ou la recherche d'une entente apparemment compromise entre la faction des Albizzi et celle des Médicis, chacun de ces problèmes était débattu, soit dans les conseils informels, réunissant les citoyens les plus expérimentés de la classe dirigeante, convoqués par la Seigneurie (les procès verbaux en sont conservés), soit lors d'assemblées communales votant les lois, soit enfin sur la

13. Leon Battista Alberti, *De iciarchia*, dans *idem*, 1960-1973, *op. cit.* note 9, II, p. 187-286, citation p. 204 : « *Battista. Di questi costumi della terra [di Firenze] mai accadde a me altrove ragionarne; e sonci come forestiere, raro ci venni e poco ci dimorai* » (« BATTISTA. À ces traditions de la ville [de Florence], il ne m'arriva jamais de réfléchir ailleurs ; j'y suis comme un étranger, j'y vins rarement et j'y demeurais peu. ») Pour le cadre juridique de la question, voir Mario Ascheri, « Lo straniero nella legislazione statutaria e nella letteratura giuridica del Tre-Quattrocento: un primo approccio », dans *Forestieri e stranieri nelle città basso-medievali*, Actes du séminaire international, Bagno a Ripoli (Florence), 4-8 juin 1984, Florence, 1988, p. 7-18.

14. Voir par exemple la récente relecture critique des positions d'Alberti sur l'idéologie patriarcale de John M. Najemy, « Giannozzo and his Elders. Alberti's Critique of Renaissance Patriarchy », *Society and Individual in Renaissance Florence*, édité par William J. Connell, Berkeley-Los Angeles-Londres, University of California Press, 2002, p. 51-77.

15. Rappelons qu'en vertu du système électoral, qui avait été introduit à Florence en 1328 et resta en vigueur jusqu'à la chute de la République, les charges étaient périodiquement tirées au sort ; les bulletins disposés dans des urnes spécifiques portaient les noms de citoyens préalablement sélectionnés lors du vote de commissions réunies à cet effet. Sur cette question et sur sa « *genialità* », voir John M. Najemy, *Corporatism and Consensus in Florentine Electoral Politics, 1280-1400*, Chapel Hill, 1982 (en particulier pour la réforme fondamentale de 1328, les p. 99-125), et *idem*, « Una grande crisi dimenticata », préface de l'ouvrage *I Consigli della Repubblica fiorentina: Libri fabarum XIII e XIV (1326-1331)*, éd. Laura De Angelis, Rome, 2000, p. VII-XVI. Pour les résultats des tirages au sort effectués sur deux siècles et demi concernant les principales charges politiques de la République (dits « *Tre Maggiori Uffici* » [« les Trois Offices Majeurs »]) et les charges des « *arti fiorentine* » [« corporations florentines »], voir la base de données mise en accès libre sur le site www.stgbrown.edu/projects/stratte, grâce à la très utile *Florentine Renaissance Resources, Online Tratte of Office Holders, 1282-1532*, établie par David Herlihy, R. Burr Litchfield, Anthony Molho et Roberto Barducci (Florentine Renaissance Resources/STG: BrownUniversity, Providence, R.I., 2002).

L. B. Alberti (attr.), Autoportrait présumé, vers 1454, Rome, Biblioteca nazionale centrale, ms. V.E. 738.

place publique où le parler acerbe et critique des Florentins pouvait se donner libre cours. C'est ainsi que Florence nous apparaît comme une ville d'une exceptionnelle vitalité politique et civique : comme on l'a dit récemment, elle supportait la comparaison avec toutes les autres villes italiennes ou européennes de l'époque (c'est d'ailleurs dans cet exercice séculaire de la liberté d'expression et dans cette passion politique qu'elle trouve ses racines, ainsi que Machiavel et Guichardin nous l'ont si bien appris[16]).

L'œuvre d'Alberti est profondément enracinée dans ce contexte. Le *De Commodis litterarum atque incommodis* [*Avantages et inconvénients des lettres*] le laisse déjà percevoir : cet opuscule latin, consacré au *status* de l'homme de lettres, traduit les premières réactions de l'auteur au contact de la société florentine. C'est là en effet qu'apparaît pour la première fois l'image des citoyens impliqués dans les débats des assemblées suprêmes (« *in senatu* »). Elle sera par la suite un thème récurrent de tous les écrits albertiens de caractère civique. Les aspirations du lettré, conditionné par son éducation humaniste rigoureusement latine, coexistent avec celles des riches citoyens qui revendiquent la liberté d'user de leur langue maternelle dans les réunions publiques et déclarent sans ambages que leur revient le premier rôle dans la conduite et la responsabilité de la République[17].

Le thème du lien entre la langue toscane, la richesse et l'éloquence politique reviendra plus tard, dans la *Vita*, la célèbre autobiographie anonyme de Battista écrite en latin, qui fascina tant Burckhardt. Dans un passage de ce petit texte, l'auteur se félicite de constater que son travail accompli pour améliorer la langue vulgaire dans les *Libri de familia* n'a pas été vain et que ses concitoyens ont tiré profit des élégances rhétoriques de cette œuvre pour leurs interventions « au sénat »[18]. Il

16. Lauro Martines, *Power and Imagination. City-States in Renaissance Italy*, New York, 1979 (chapitre IX) insiste sur cet aspect fondamental de la vie politique des républiques italiennes de la Renaissance ; plus récemment, pour cette caractéristique à Florence, voir *idem*, *April Blood. Florence and the Plot against the Medici*, Londres, 2003.

17. Leon Battista Alberti, *De commodis litterarum atque incommodis*, éd. Laura Goggi Carotti, Florence, 1976, p. 101-102 (V, 11-12) : « *Enimvero, qua de causa illum mihi litteratum preferes? – inquiunt divites – Nonne una eademque patria nobis omnibus est? An mihi fortassis humiliores affines et parentes, an stirps nostra quam istius degenerosior est? An vero in senatu quia grammaticem nesciam, sententia et vota minus nostra quam litterati valebunt? Libera nobis est civitas, liber animus, liceat sane nostra materna inter nos lingua loqui, atque ea quidem sic loquamur libere, ut inviti tacuisse nihil videamur. Gaudeat iste sane litteratus inter libros suis exquisitis vocabulis, nos autem divites curemus ut apud senatum nostra in primis sententia vigeat, quod scio pulchrius nos quam quivis litteratissimus suis preponderatis exercitationibus nostra divitiarum auctoritate assequemur. Nos enim deauratas, illi laureatas sententias proferunt, et cedat auro laurus* » ; trad. fr. : *Avantages et inconvénients des lettres*, Traduit du latin par Christophe Carraud et Rebecca Lenoir, préface de Giuseppe Tognon, présentation et notes de Ch. Carraud, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2004, p. 127 et 129 : « Eh oui, disent les riches, pourquoi donc me préférer ce lettré ? N'avons-nous pas, tous autant que nous sommes, une seule et même patrie ? À moins peut-être que mes parents et alliés soient plus humbles que les siens, ou que ma famille ne puisse se prévaloir de la même noblesse ? Et, sous prétexte que j'ignore la grammaire [c'est-à-dire le latin], va-t-on faire moins de cas de mes avis et de mes votes au Sénat que des siens ? Nous sommes dans une cité libre, nous avons la liberté de penser, qu'il nous soit donc permis de parler entre nous notre langue maternelle ; et exprimons-nous avec assez de liberté pour ne pas donner l'impression que nous nous sommes tus malgré nous. Laissons ce lettré s'amuser avec ses mots recherchés, et nous, les riches, veillons simplement à assurer à nos avis la première place au Sénat ; nous y parviendrons mieux, évidemment, avec l'autorité de nos richesses que le plus savant des lettrés avec ses discours aussi travaillés que faiblards. Car nous y parlons d'or, quand ils n'y parlent que de laurier ; et entre l'or et le laurier, il n'y a pas à hésiter. »

18. Riccardo Fubini et Anna Menci Gallorini, « L'autobiografia di Leon Battista Alberti. Studio e edizione », *Rinascimento*, II[e] série, 12, 1972, p. 1-78, en particulier, p. 70 : « *Sed brevi tempore multo suo studio, multa industria id*

s'agit là encore d'une allusion assez évidente aux discours publics des membres de la classe politique florentine, qui, nous le savons, furent profondément influencés par la nouvelle culture humaniste[19].

Il est difficile de résister à la tentation de reconnaître dans les « riches » du *De commodis* et dans les « *cives* » de la *Vita*, dont les traits seront ensuite repris jusque dans le *De re aedificatoria*, le public des citoyens et des marchands politiquement actifs que Battista devait considérer comme les premiers destinataires de sa prose à caractère civique et moral[20]. Leur profil coïncide parfaitement avec celui des interlocuteurs des dialogues albertiens et avec le cercle de ses connaissances et amis florentins que les récentes recherches cernent de mieux en mieux. C'est en somme pour cette élite que, dans les *Libri de familia* et dans ses dialogues suivants, Alberti, s'appuyant sur la leçon des Anciens, entend donner un fondement théorique plus solide à des thèmes comme la gestion de l'économie familiale, les stratégies matrimoniales, l'usage de la richesse et sa valeur sociale ou la participation à la vie politique : autant de sujets dont ce n'est pas un hasard qu'on les retrouve au cœur des typiques « livres d'avertissements » (« *ricordi* » ou « *ricordanze* »), alors écrits par les membres de la haute société contemporaine.

Nous avons jusqu'ici volontairement laissé de côté la question du rapport de Battista avec la famille Médicis. La position de l'écrivain vis-à-vis des Médicis semble en fait osciller entre une attitude plutôt favorable, dont témoigne l'envoi, en usage chez les humanistes florentins, de quelques petits hommages littéraires adressés aux plus jeunes membres de cette Maison, et, au contraire, une critique appuyée de la politique médicéenne, qui transparaît dans la plupart de ses œuvres engagées écrites en langue vulgaire. Pour expliquer cette ambivalence, nous ne devons pas nous limiter à écouter le discours officiel de l'écrivain, mais devons au contraire chercher à mieux cerner la réalité des rapports concrets entretenus par Alberti avec la famille dominante de Florence.

Rappelons tout d'abord qu'à l'occasion de ses séjours florentins, Alberti avait pu observer de près la montée en puissance du parti médicéen et suivre le processus qui mena celui des Albizzi à la défaite. Ces derniers, après une guerre inutile et dispendieuse contre Lucques, tentèrent de se débarrasser de Côme de Médicis par une condamnation à l'exil en septembre 1433. Des centaines d'adversaires de Côme subirent alors de très dures persécutions, furent privés de leurs droits civiques et, pour beaucoup d'entre eux, exilés à leur tour. Mais les Albizzi ne parvinrent pas à

assecutus extitit, ut sui cives, qui in senatu se dici eloquentes cuperent, non paucissima ex illius scriptis ad exornandam orationem suam ornamenta in dies suscepisse faterentur » [trad. fr. : *Autobiographie*, trad. en français de C. Laurens et P. Laurens, Avertissement et notes de F. Vuilleumier, Paris, Les Belles lettres, 1995 : « Pourtant en peu de temps il y parvint à force de zèle et de travail et le résultat fut que ceux de ses concitoyens qui briguaient la réputation d'éloquence avouaient chaque jour avoir emprunté un certain nombre d'élégances à ses écrits pour en orner leurs discours. »].

19. Voir Brucker, *op. cit.* (n. 2), p. 282-302 (*The New Style of Politics*), avec une conclusion indiscutable, fondée sur la connaissance approfondie des procès-verbaux des débats des principaux membres de la classe dirigeante florentine. « Ce qui ressort de ces procès verbaux [...] vient appuyer la principale thèse de Baron concernant l'émergence à Florence d'une nouvelle vision de l'histoire et de la politique dans la première décennie du Quattrocento ». Puis, Hans Baron, *In Search of Florentine Civic Humanism. Essays on the Transition from Medieval to Modern Thought*, vol. 2, Princeton, 1988.

20. Comme l'a remarqué Françoise Choay, *La règle et le modèle*, Paris, Seuil, 1980, p. 113, note 4, trad., Alberti ne réussit pas à cacher sa préférence pour un gouvernement exercé par un nombre restreint de « sages » citoyens, appelés à gérer les affaires en fonction de leur prudence et de leur richesse. Aussi mesuré soit-il, le *De re aedificatoria* en donne aussi une preuve dans ce passage du chapitre premier du Livre IV : « *Hinc igitur prima nobis patebit divisio, ut paucos ex omni multitudine seligamus, quorum alii sapientia consilio ingenioque illustres, alii usu rerum et peritia probati, alii opum copia et fortunarum affluentia existant celebres. His primarias rei publicae partes committendas quis neget?* » (Leon Battista Alberti, *L'architettura (De re aedificatoria)*. Texte latin et traduction de Giovanni Orlandi. Introduction et notes de Paolo Portoghesi, Milan, 1966, I, p. 269 et 271). Trad. fr. : *L'art d'édifier*, éd. Pierre Caye et Françoise Choay, Paris, Le Seuil, 2004, p. 187-188 : « C'est pourquoi, nous adopterons une première division qui nous fait distinguer de toute la multitude un petit nombre d'hommes, dont les uns s'illustrent par leur sagesse, leur jugement ou leur intelligence, d'autres se recommandent par leur expérience et leur compétence, et les derniers se font connaître par l'abondance de leurs ressources et l'opulence de leur fortune. Qui refusera de leur attribuer les premières charges de la république ? » Sur cette question, voir aussi les travaux de Michel Paoli, « Un abrégé de la pensée de Leon Battista Alberti en langue vernaculaire : les *Sentenze pitagoriche* », *Renaissance and Reformation/Renaissance et*

empêcher le retour triomphal de Côme, exactement un an plus tard : de nombreuses familles pénalisées par les Albizzi furent alors réhabilitées et c'est ainsi que les Alberti recouvrèrent la plénitude de leurs droits civiques.

Battista fut le témoin direct des épisodes les plus dramatiques de l'accession de Côme au pouvoir. Il se trouvait par exemple à Florence, le soir du 6 octobre 1434, lorsque, de retour d'exil, Côme, rappelé par les chefs du gouvernement, pénétra dans la ville et rejoignit le palais de la Seigneurie par une voie secondaire, de manière à éviter la foule nombreuse qui s'était réunie pour l'attendre devant sa demeure de la Via Larga. Cette réinstallation dans la ville marqua officiellement le début de la domination que la famille allait maintenir sur Florence jusqu'en 1494. La discrétion dans laquelle elle se fit pourrait être prise pour un symbole de la forme de pouvoir très particulière que Côme et ses descendants parvinrent à exercer par une habile manipulation des procédés électoraux dans un État qui, du moins sur la forme, ne renonçait pas à ses glorieuses institutions républicaines héritées de la Commune du Trecento[21].

Durant ces années, Alberti put considérer à loisir l'impressionnant réseau de clients que les Médicis avaient réussi à mettre en place grâce à leur immense fortune, et qui leur permettait d'étendre leur influence sur toute la ville. Sur ce plan, ils dépassaient ce qu'avaient pu réaliser d'autres grandes Maisons florentines comme les Albizzi ou, peut-être aussi la branche des Strozzi dirigée par messer Palla di Nofri ; le célèbre banquier, dont on connaît l'intérêt pour l'humanisme, était pourtant bien l'homme le plus riche de Florence et était, en outre, devenu depuis peu le beau-père d'un jeune et entreprenant marchand, Giovanni Rucellai, le grand mécène auquel Battista allait être lié dans la seconde moitié du siècle[22].

Les premiers témoignages d'un contact direct entre Battista et les Médicis remontent seulement à la deuxième moitié des années 1430. En 1438, on note dans l'une des *Intercenales* rédigée en langue vulgaire, *Uxoria*, la dédicace au jeune Pierre de Médicis l'exhortant à se conformer au modèle paternel, Côme étant qualifié de « citoyen estimé et très utile » (*« pregiato e utilissimo cittadino »*)[23]. Le *Certame coronario* lui-même, c'est-à-dire le concours de poésie sur le thème de l'amitié, organisé par Alberti dans la cathédrale de la ville en 1441, reçut le soutien financier du jeune fils de Côme : celui-ci semble donc, au cours de ces années, avoir été l'interlocuteur privilégié d'Alberti pour les actions culturelles qu'il entreprenait dans la ville[24]. L'accumulation de ces témoignages confirme sérieusement l'hypothèse selon laquelle Battista partageait alors, dans une certaine mesure, l'opinion favorable accordée dans un premier temps aux méthodes de Côme par la plupart des Alberti qui, du reste, avaient été grâce à lui rapidement associés au gouvernement[25].

Réforme, XXVI, 1 (2002), p. 41-60 et « Battista e i suoi nipoti : il conservatorismo albertiano nel *De iciarchia* e le ultime opere volgari », communication au colloque international *Alberti umanista e scrittore*, Arezzo, 24-26 juin 2004, à paraître.

21. Sur le retour d'exil de Côme et sur les origines de son régime, auxquels correspond l'entière réhabilitation des Alberti, voir Rubinstein, *op. cit.* (n. 2), p. 1-33.

22. L'ampleur du vaste réseau de la clientèle médicéenne est bien attestée par la correspondance familiale. Voir Anthony Molho, « Cosimo de' Medici : Pater Patriae or Padrino ? », *Stanford Italian Review*, 1, 1979, p. 5-23, et *idem*, « Il padronato a Firenze nella storiografia anglofona », *Ricerche storiche*, 15, 1985, p. 5-16. Pour le même sujet dans la Florence de Côme de Medicis, voir Dale Kent, *Cosimo de' Medici and the Florentine Renaissance. The Patron's Œuvre*, New Haven, Londres, 2000, qui établit, entre autres, une comparaison entre le mécénat de ce dernier et celui de Giovanni Rucellai (p. 357-358).

23. Leon Battista Alberti, *Uxoria*, dans *idem*, 1960-1973, *op. cit.* (n. 9), II, p. 303. Alberti s'inspire ici de l'éloge de Côme « *optimus civis* » diffusé alors dans les milieux humanistes florentins. Pour la signification de cette image de propagande, voir Nicolai Rubinstein, « Cosimo "optimus civis", *Cosimo "il Vecchio" de' Medici, 1389-1464* », éd. Francis Ames-Lewis, avec une introduction d'Ernst H. Gombrich, Oxford, 1992, p. 5-20.

24. Selon le ms. Laurenziano Plut. XC inf. 38, le concours littéraire aurait été conjointement organisé par Alberti et Pierre « *huomini prudenti, amatori e esaltatori della lor patria* », en guise de consolation des « peines » florentines subies lors des guerres continuelles contre Milan (*De vera amicitia. I testi del primo Certame coronario*, édition critique et commentée par Lucia Bertolini, Ferrare-Modène, 1993, p. 519, § 1). Voir aussi les huitains de Michele del Giogante (*ibidem*, p. 443-444 - huitain V-VIII).

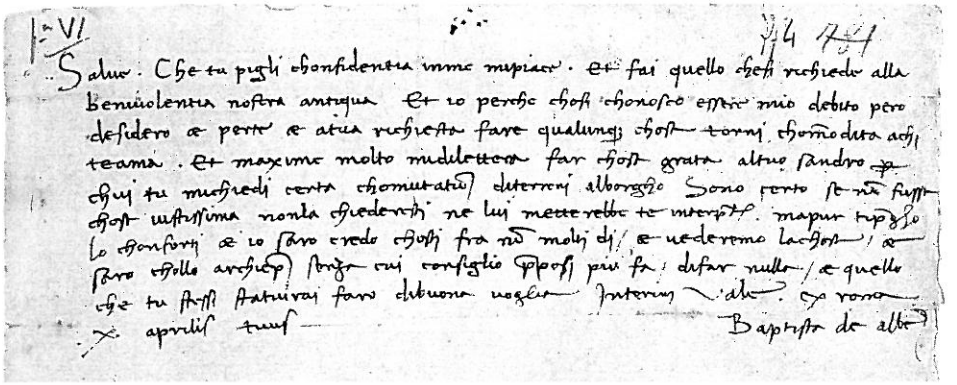
25. Sur la continuité des liens entre les Alberti et les Médicis, voir les remarques de Marina Marietti, « "Patriotisme" des pères et "patriotisme" citadin : les voies de l'italianité dans les traités en vulgaire de Léon-Baptiste Alberti », dans Marina Marietti, Marcel Gagneux, Jean-Louis Fournel, Françoise Glenisson, Alain Godard, *Quêtes d'une identité collective chez les Italiens de la Renaissance. Alberti, Guichardin, Speroni, Sienne au XVI^e siècle, le Tasse*, Paris, 1990, p. 11-65, en particulier les p. 41-43 et 64-65 ; et en outre, Boschetto, 2000, *op. cit.* (n. 1), p. 31-38.

La villa médicéenne de Trebbio, près de Borgo San Lorenzo.

Au fil des ans cependant, le jugement de Battista sur l'évolution de la vie politique de la ville se fit toujours plus critique. Ce changement intervint probablement quand, une fois passée la phase expérimentale qui avait caractérisé les premières années de son régime, Côme mit fin à toute opposition interne par deux violents coups de force, en 1444 et en 1458. Dès 1444, il devint clair aux yeux de tous, que les Médicis étaient décidés à imposer leur suprématie aux familles qui se partageaient traditionnellement le gouvernement florentin, et dans ses écrits, Alberti n'hésita plus à se faire l'interprète du malaise grandissant éprouvé face à ces transformations par le cercle de citoyens qu'il fréquentait[26].

Le recul vis à vis du gouvernement médicéen est déjà évident dans les dialogues des *Profugiorum ab aerumna libri* [*De la tranquillité de l'âme*], qui remontent au début des années 1440 : clairement inspirée par Cicéron, l'œuvre a pour thème

26. Sur la signification des événements de 1444 et surtout de 1458, voir Rubinstein, 1997, *op. cit.* (n. 2), p. 77-153.



Lettre d'Alberti à Giovanni de' Medici, Rome, 10 avril [1456?].
Florence, Archivio di Stato, Mediceo avanti il Principato, filza VI, 763 recto.

l'élimination des « perturbations » (« *perturbazioni* ») qui troublent l'esprit humain. Dans cet écrit, le premier d'Alberti situé dans la Florence de son temps, le personnage du vieil homme d'État Agnolo Pandolfini condamne fermement la perte de la liberté de parole au sein des conseils de citoyens, liberté considérée depuis toujours comme l'un des piliers du républicanisme florentin. Agnolo va même jusqu'à refuser d'obéir à la Seigneurie qui l'avait convoqué « au palais » (« *in palagio* ») pour participer à l'une des habituelles consultations des membres de la classe dirigeante, rendues désormais inutiles par le climat général d'intimidation dans lequel celles-ci se déroulaient. L'ambiance des *Profugiorum libri*, très amers sur l'évolution de la politique florentine contemporaine, s'accorde parfaitement avec les orientations politiques et culturelles de l'opposition. Le retrait de la vie publique dans une cité qui a perdu sa liberté constitue le thème dominant de l'œuvre et traversera tout le Quattrocento pour se retrouver, à la fin du siècle, dans bon nombre des *Vite* des Florentins illustres composées par Vespasiano da Bisticci, le célèbre libraire florentin[27].

Dans les années qui suivirent les *Profugiorum libri*, l'humaniste consacra toute son énergie à la rédaction du *Momus* et du *De re aedificatoria*. Pour suivre les rapports entre Battista et les Médicis, il est alors nécessaire de s'écarter des sources littéraires pour se tourner vers des liens personnels plus concrets qu'Alberti avait établis à Florence. À cet égard, l'octroi consenti à Battista, en 1449, d'un second et important bénéfice ecclésiastique dans la campagne florentine, celui de la paroisse de Borgo San Lorenzo, présente un intérêt majeur car il était situé dans le Mugello, au nord de Florence : les Médicis étaient précisément originaires de cette région qui,

27. Pour les reflets de l'atmosphère politique florentine dans cette œuvre, voir Luca Boschetto, « Tra politica e letteratura: appunti sui *Profugiorum libri* e la cultura di Firenze negli anni '40 », *Albertiana*, 3, 2000, p. 119-140.

en un sens, pouvait être considérée comme leur fief. Il n'est donc pas surprenant qu'en tant que « curé » de Borgo San Lorenzo, Alberti soit, quelques années plus tard, entré en contact avec l'autre fils de Côme, Giovanni, alors directeur général du *Banco Medici*, et sans doute l'un des membres les plus éminents de la famille[28].

Dans une lettre autographe bien connue, adressée à Giovanni, Battista répondait à une lettre (aujourd'hui perdue) dans laquelle le banquier insistait pour qu'Alberti acceptât d'échanger une propriété foncière appartenant à la paroisse et convoitée par un certain Sandro, l'un de ses clients. Mais jusqu'à présent le contenu de cette lettre n'a jamais été sérieusement analysé :

> *Salut à toi. Je suis ravi que tu te fies à moi. Ainsi tu fais ce que réclame notre longue amitié. Quant à moi, sachant que c'est là mon devoir, je désire te rendre, comme tu me le demandes, tous les services qui pourront être utiles à ceux qui t'aiment. Et surtout, j'aurai grand plaisir à rendre service à ce cher Sandro, en faveur de qui tu me demandes d'échanger certains terrains de Borgo San Lorenzo. Si la chose n'était pas des plus honnêtes, j'en suis certain, tu ne la demanderais pas et lui ne ferait pas appel à toi. Quoi qu'il en soit, je te prie de le rassurer ; je serai là, je pense, dans quelques jours, et alors nous examinerons la chose ; je serai accompagné par l'archevêque, car j'ai décidé depuis longtemps de ne rien faire sans le consulter ; et ce que toi tu décideras, je le ferai volontiers. En attendant, porte-toi bien.*[29]

Ce document, dont le contexte peut être précisé par une recherche d'archives appropriée, est, en ce qui concerne Alberti, unique en son genre. Il permet en effet de ne pas s'en tenir à ce que l'« humaniste Leon Battista » dit éprouver à l'égard des Seigneurs de la politique florentine et de vérifier ce que le « curé de Borgo San Lorenzo, messer Battista » était déterminé à faire face à une demande très concrète de la part d'un des membres les plus éminents de la famille Médicis. En outre, la lettre est datée du milieu des années 1450, époque où Giovanni de' Medici faisait construire la Villa de Fiesole, dont les plans auraient été établis, selon une toute récente hypothèse, par Alberti lui-même[30]. Il faut souligner qu'officiellement les rapports entre Battista et la famille dominante de Florence, ont toujours été bons. Mais le fait n'est guère significatif : tel était également le cas, et l'on comprend bien pourquoi, d'un grand nombre de Florentins qui détestaient pourtant sincèrement les Médicis. De fait, lorsque l'on considère une société comme celle de la Florence du Quattrocento, il est toujours préférable de ne pas s'en tenir aux éloges nés sous la plume des humanistes, tel Alberti lorsque, quelques années plus tard, il envoie au jeune Laurent de Médicis âgé de quatorze ans, une de ses petites œuvres latines sur

28. Sur Giovanni de' Medici et sur sa passion pour l'Antiquité et les études humanistes, l'étude de Vittorio Rossi demeure essentielle, « L'indole e gli studi di Giovanni di Cosimo de' Medici. Notizie e documenti », *Rendiconti dell'Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, V serie, 2, 1893, p. 38-60 et 129-150.

29. « *Salve. Che tu pigli chonfidentia in me mi piace. Et fai quello che si richiede alla benivolentia nostra antiqua. Et io, perché chosì chonosco essere mio debito, però desidero et per te et a tua richiesta fare qualunque chosa torni chommodità a chi te ama. Et maxime molto mi diletterà far chosa grata al tuo Sandro, per chui tu mi chiedi certa chomutatione di terreni al Borgho. Sono certo, se non fusse chosa iustissima, non la chiederesti, né lui metterebbe te interpetre. Ma pur ti pregho lo chonforti, et io sarò, credo, chostì fra non molti dì, et vederemo la chosa, et sarò chollo archiepiscopo, senza cui consiglio proposi più fa di far nulla, et quello che tu stessi statuirai, farò di buona voglia. Interim vale* ». Le texte est édité dans Alberti, 1960-1973, *op. cit.* (n. 9), III, p. 291. L'*inscriptio* de la lettre est « *Preclarissimo viro Johanni Cos. de Medicis amicissimo in Florentia* » ; la *datatio* et la *subscriptio* « *Ex Roma x aprilis, tuus Baptista de Albertis* ». La cote d'archive actuelle du document est ASF, *Mediceo avanti il Principato*, VI, 763. La numérisation intégrale du fonds de l'*Archivio di Stato di Firenze* permet désormais une consultation aisée de cette lettre d'Alberti sur le site www.archiviodistato.firenze.it/Map).

30. Voir à ce sujet D. Mazzini, S. Martini, *Villa Medici a Fiesole. Leon Battista Alberti e il prototipo di villa rinascimentale = Villa Medici, Fiesole. Leon Battista Alberti and the prototype of the Renaissance villa*, éd. D. Mazzini, Florence, 2004 ; et la conférence intitulée « La Villa Medici a Fiesole e Alberti » donnée par C. L. Frommel le 26 février 2004 à la Villa I Tatti, The Harvard University Center for Italian Renaissance Studies.

la rhétorique, les *Trivia*[31]. Il ne faut pas davantage se fier aux déclarations d'amitié figurant dans une lettre personnelle comme celle envoyée par Battista à Giovanni de' Medici, auquel il assure qu'il fera « de bonne grâce » ce qui lui est demandé.

Au demeurant, ce fut le contraire qui se produisit : du vivant d'Alberti, le client de Giovanni, Sandro Pagagnotti, qui n'était autre que le fermier de la villa médicéenne de Trebbio et l'un des plus proches collaborateurs des Médicis dans le Mugello, ne parvint jamais à obtenir l'échange de terrains qu'il avait demandé. Comme le prouvent ses déclarations lors de différents recensements fiscaux, l'échange ne se réalisa qu'en 1473, soit un an après la mort d'Alberti, à la suite de l'accord donné par le nouveau prieur de Borgo qui appartenait à la famille des Malegonnelle, alliée très fidèle des Médicis[32].

Il serait imprudent de vouloir émettre un avis définitif sur les sentiments nourris par Alberti à l'endroit du pouvoir médicéen sur la base d'un épisode aussi ponctuel, et de surcroît connu par ce seul fragment épistolaire. Il est toutefois certain que, dans cette affaire, Alberti fit preuve d'une indépendance méritant d'être soulignée : il semble bien qu'il ait agi à l'inverse des formules rassurantes par lesquelles il conclut sa lettre. En évitant, probablement pendant de longues années, de satisfaire le client des Médicis, il démontrait ainsi que sa « vieille amitié » avec Giovanni et sa famille lui importait peu et, qu'au contraire, il était prêt si nécessaire, à en défier le pouvoir, proverbial dans le Mugello.

Ce témoignage n'est, en outre, pas le seul à mettre en évidence cette indépendance. Un autre épisode, survenu au milieu des années 1460, le confirme, nous restituant l'image d'un Alberti extrêmement jaloux de son autonomie et de ses prérogatives au sein de la société florentine. Il concerne, cette fois, la résistance obstinée que *messer* Battista, en tant que prieur de San Martino a Gangalandi, n'hésita pas à opposer aux pressions de Carlo Pandolfini, homme politique influent, très proche de Pierre de Médicis, et qui tenta en 1464 de s'approprier le droit de patronage de l'église de San Martino[33]. L'épisode donna lieu à un procès acharné devant la cour archiépiscopale de Florence, mais l'opposition intransigeante d'Alberti transparaît surtout dans la correspondance privée de Marco Parenti, un de ses plus proches amis et, pendant de longues années, son représentant attitré à Florence.

Si l'on considère ce que dit Marco Parenti, en juillet 1465 Alberti était soumis à de fortes pressions de la part des Pandolfini qui lui livraient de « grands combats verbaux » (« *gran battaglie di parole* ») à Florence : attaque frontale face à laquelle *messer* Battista « demeurait tel une tour à la cime assurée, qui ne s'écroule jamais » (« *stava forte come torre che non crolla* ») commente Marco Parenti, donnant au personnage une envergure dantesque[34].

Dans une autre lettre, datée de la fin août, Parenti répétait encore que « *Messer* Battista », ne voulait « en aucune manière accorder ce patronage à *messer* Carlo » (« *in veruno modo aconsentire questo padronaggio a messer Carlo* »). Bien que rien ne permette de l'affirmer, il n'est pas impossible qu'Alberti ait subi des pressions au

31. Sur ce petit traité, peut-être composé « *intorno al 1460* » (« vers 1460 »), voir Mancini, 1911, *op. cit.* (n. 1), p. 369-372. Et aussi, sur les mss. Laurenziani qui transmettent cette œuvre, les fiches 2.12, 2.13 et 2.14 signées par Ida G. Rao dans *All'ombra del lauro. Documenti librari della cultura in età laurenziana*, éd. A. Lenzuni, C. Balsamo, 1992, p. 41-42. L'éducation humaniste donnée au jeune Laurent, et à laquelle est liée la dédicace albertienne, est aujourd'hui reconsidérée par F. W. Kent, *Lorenzo de' Medici and the Art of Magnificence*, Baltimore-Londres, 2004.

32. Les circonstances de l'événement sont reconstitués dans Luca Boschetto, « Incrociare le fonti: archivi e letteratura. Rileggendo la lettera di Leon Battista Alberti a Giovanni di Cosimo de' Medici, 10 aprile [1456?] », *Medioevo e Rinascimento*, 17, 2003, p. 243-264.

33. L'épisode a été interprété par Gene Brucker, « *The Pope, the Pandolfini, and the "Parrochiali" of S. Martino a Gangalandi (1465)* », dans *Mosaics of Friendship. Studies in Art and History for Eve Borsook*, éd. O. F. Osti, Florence, 1999, p. 117-124, indépendamment de C. Grayson, « Un episodio sconosciuto nella vita di Leon Battista Alberti: i Pandolfini e il *juspatronatus* di San Martino a Gangalandi », *Leon Battista Alberti*, actes du congrès international de Paris, éd. Furlan, avec la collaboration de Anna P. Filotico *et alii*, Paris-Turin, J. Vrin-N. Aragno, 2000, I, p. 27-59.

34. La référence se trouve au début du chant V du *Purgatoire*, passage où Virgile exhorte Dante à le suivre et à ne pas s'arrêter pour écouter les commentaires des âmes : « *Vien dietro a me, e lascia dir le genti: / sta come torre ferma, che non crolla / già mai la cima per soffiar di venti* » (« [...] Viens derrière moi, et laisse dire les gens./ Sois comme une tour, à la cime assurée,/ que n'ébranle jamais le souffle des vents »), trad. J. Risset, Flammarion, Paris, 1988, p. 51.

Mino da Fiesole, *Buste en marbre de Pierre de Médicis*, dit « *le Goutteux* » (Piero de' Medici), 1453, Florence, Bargello.

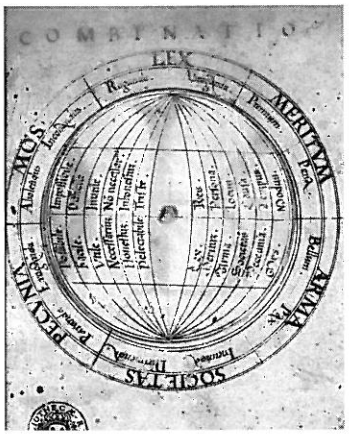
plus haut niveau, c'est-à-dire de la part de Pierre de Médicis, pour le faire accéder à la demande de Carlo Pandolfini[35]. Quoi qu'il en soit, les faits cités expriment bien la volonté d'Alberti de résister ouvertement à l'un des hommes les plus influents du régime médicéen. Ce dernier épisode comme celui de Borgo San Lorenzo, nous livre de la part d'Alberti une preuve d'indépendance peu commune dans la Florence de l'époque, en particulier dans le milieu intellectuel.

Il est difficile de ne pas rapprocher la description de *messer* Battista offerte par la correspondance de Marco Parenti dans ses lettres, et l'image d'un homme influent, aux cheveux désormais « clairsemés et blanchis » qu'Alberti donne de lui-même dans le *De iciarchia*. Dernier grand texte en langue vulgaire, situé à Florence et daté de la fin de l'été 1465 (la lutte avec Pandolfini n'est alors pas terminée et Marco Parenti écrivait les lettres citées plus haut), le *De iciarchia* (le terme, inventé par Alberti, s'applique au « gouvernement de la maison ») développe quelques idées fondamentales sur la famille et sur la politique de la cité, et présente de façon exemplaire l'aboutissement de la longue expérience florentine d'Alberti. Le portrait solennel de Battista qui s'y trouve tracé est bien celui de l'homme qui allait entrer en possession du grand palais du quatorzième siècle ayant appartenu à son grand-père paternel, « *messer* Benedetto » ; sa renommée était désormais indiscutable (comme nous l'apprennent plusieurs épisodes dont nous ne pouvons dresser la liste ici), non seulement dans la société florentine, mais aussi au sein de la « famille Alberti ». Il eût été difficile d'imaginer pareille conclusion en 1431, au moment où le jeune ecclésiastique faisait une première et discrète apparition sur les rives de l'Arno et, encore inconnu, se plaçait sous la tutelle de son cousin Francesco d'Altobianco[36].

Le *De iciarchia* est également révélateur quant au jugement final porté par Battista sur l'évolution de Florence sous les Médicis. Le texte critique en effet ouvertement les méthodes de son ancien ami Pierre de Médicis : successeur de Côme à la tête de la ville depuis un an seulement, celui-ci fut confronté, pendant les mois où se déroule le dialogue d'Alberti, à une forte opposition républicaine (dont il triompha l'année suivante, en 1466). Le *De iciarchia* reprend nombre de sujets polémiques chers à cette opposition, tel l'appel au rétablissement des « anciennes lois » (« *antiche leggi* »), qui équivalait à réclamer le retour à la légalité constitutionnelle et l'abolition des contrôles électoraux mis en place par les Médicis. La critique du régime s'y exprime à travers des images puissantes, comme, par exemple, en ouverture, la vision de l'Arno en crue, éclatante métaphore des dommages causés aux citoyens par un pouvoir

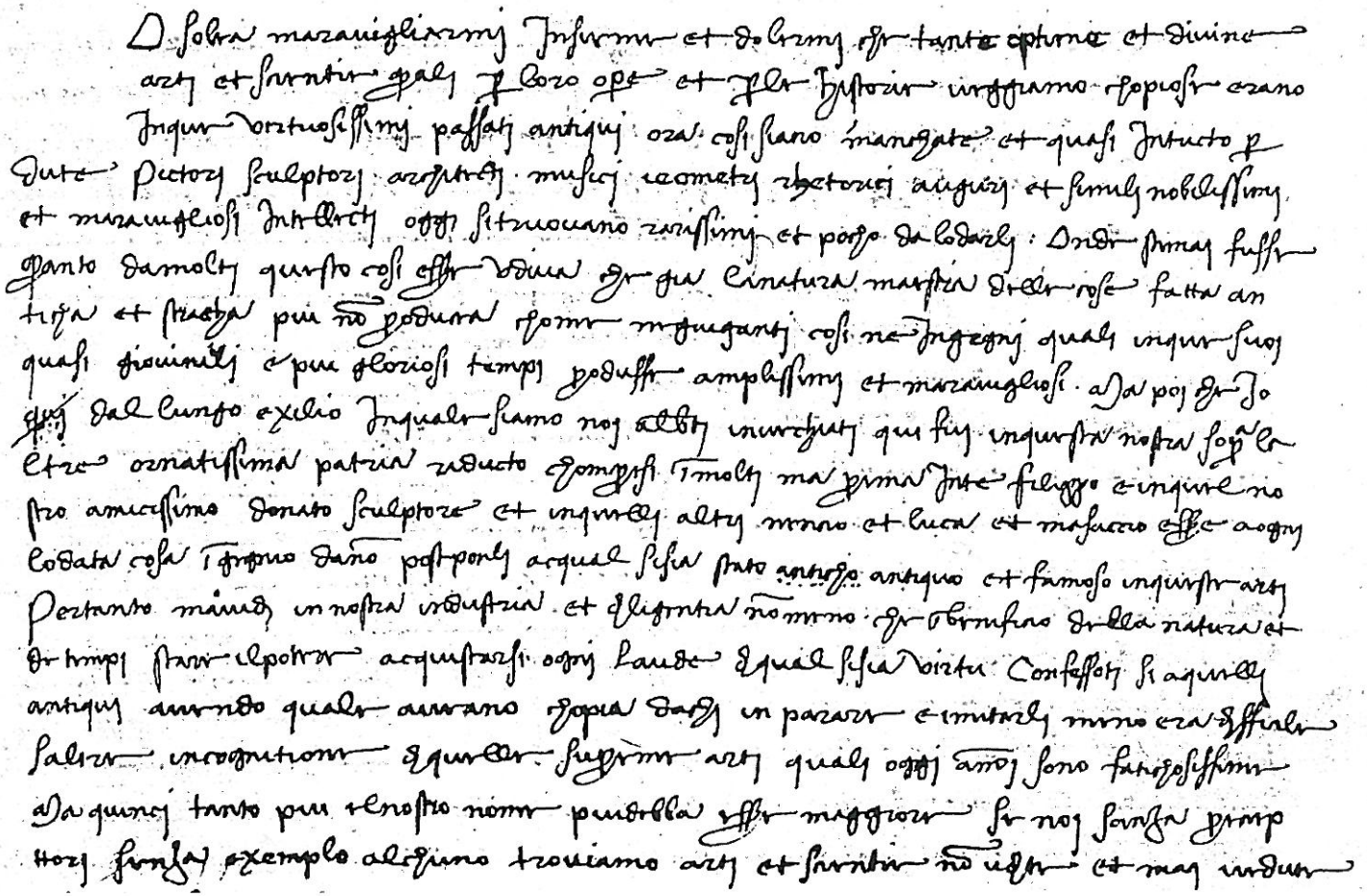
35. Les deux lettres, respectivement envoyées le 4 juillet et le 23 août 1465, sont publiées dans M. Parenti, *Lettere*, éd. M. Marrese, Florence, 1996 (n° 38, p. 88 ; n° 45, p. 110). Sur la présence de plusieurs allusions à Alberti dans la correspondance de Marco Parenti voir Luca Boschetto, « Nuove ricerche sulla biografia e sugli scritti volgari di Leon Battista Alberti. Dal viaggio a Napoli alla nascita del "De iciarchia" (maggio-settembre 1465) », *Interpres*, 20, 2001, p. 180-211.

36. Alberti, 1960-1973, *op. cit.* (n. 9), II, p. 286 : « *Dissivi, figliuoli, con che ragione e modo possiate diventare primari, onoratissimi e felicissimi omini. Dissivi quale fia l'officio di questo primario e massimo moderator degli altri, quale vi confesso, persino da quella età che questi mie' capelli eron biondi, persino a questa che ora sono canuti e bianchi, sempre desiderai, sempre quanto in me fu ingegno e attitudine, con ogni studio, fatiche, vigilanza, cercai de essere* ». (« Je vous ai expliqué, jeunes gens, de quelle manière vous pouvez devenir des hommes excellents, très honorés et très heureux. Je vous ai expliqué quels sont les devoirs de cet excellent modérateur d'autrui, que je vous confesse avoir toujours désiré être, depuis l'âge où mes cheveux étaient blonds jusqu'à celui où ils sont désormais clairsemés et blanchis, que j'ai toujours cherché à devenir, autant que me le permettaient mon intelligence et mes capacités, en mettant tout en œuvre, travail, efforts, veilles ».) Sur l'iconographie albertienne voir Michel Paoli, « "...Da quella età che questi mie' capelli eron biondi..." . Observations sur quelques portraits présumés de L. B. Alberti », *Rara volumina*, 8,



Dernier folio du ms. parisien des *Trivia senatoria*, texte offert par Alberti au jeune Laurent le Magnifique (Lorenzo de' Medici). Paris, Bibliothèque nationale de France, Ms. lat. 8754, f° 27.

L. B. AL. DE PICTVRA INCIPIT LEGE FELICITER PROLOGVS



Premières lignes du *Prologus* du *De pictura* (en langue vulgaire) à Brunelleschi, Florence, Biblioteca nationale centrale, ms. II.IV.38.

Andrea del Verrocchio, *Buste de Lorenzo de' Medici, dit Laurent le Magnifique*, Washington, National Gallery of Art, Samuel Kress Collection.

immodéré. Alberti semble ainsi faire écho à l'insatisfaction de toutes les familles florentines qui, à l'instar des Alberti, pouvaient se vanter d'une noblesse fort ancienne et que les Médicis avaient cependant écartées du gouvernement[37].

Pourtant, le *De iciarchia* a pu parfois être interprété, au contraire, comme un texte dénué de tout engagement politique. Et la figure de l'*iciarca*, défini par Alberti comme un « homme à l'autorité suprême et premier prince de sa famille » (« *supremo omo e primario principe della famiglia sua* »), n'a pas laissé d'être considérée comme une préfiguration du principat de Laurent le Magnifique dont on aurait ici un éloge implicite. Cette interprétation s'explique par le fait qu'après sa mort, le rapport d'Alberti avec Laurent de Médicis a surtout été lu à travers l'histoire de la culture laurentienne, elle-même ayant été fortement influencée par l'intérêt que suscita le traité d'architecture d'Alberti à Florence.

Deux événements décisifs expliquent cette lecture. Tout d'abord, l'humaniste Cristoforo Landino avait, dès le début des années 1460, tenté d'intégrer Alberti à la culture néoplatonicienne de la première époque laurentienne, en le mettant en scène dans ses *Disputationes Camaldulenses*[38], où il le fait participer avec Laurent de Médicis à une joute verbale sur la vie active et la vie contemplative. Ensuite, c'est à Florence, et probablement par la volonté expresse du « prince »[39], que le *De re aedificatoria* fut imprimé en 1485. Le souvenir fictif de discussions amicales entre le vieux Battista et le jeune Laurent transmis par Landino s'est ainsi trouvé associé à l'intérêt que ce dernier portait au *De re aedificatoria* ; on sait que le Laurent

1999, pp. 35-58, et *idem*, « Les portraits de Leon Battista Alberti des XV^e^ et XVI^e^ siècles, dans Leon Battista Alberti. La biblioteca di un umanista » (catalogue de l'exposition de Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, 8 octobre 2005 - 7 janvier 2006), éd. R. Cardini avec la collaboration de L. Bertolini et M. Regoliosi, Florence, Mandragora, 2005, p. 83-90. Sur les implications symboliques liées à la possession du palais de *messer* Benedetto et sur la signification que prendra pour l'auteur du *De re aedificatoria* le fait d'habiter un édifice encore porteur d'éléments médiévaux, voir B. Preyer, « Florentine Palaces and Memories of the Past, in Art, Memory and Family in Renaissance Florence », éd. G. Ciappelli et P. Rubin, Cambridge, 2000, p. 176-194, à la p. 181. Les retrouvailles prestigieuses d'Alberti avec Florence, alors que, parvenu à la fin de sa vie, il est désormais le plus célèbre architecte de son temps, est amplement attesté par la correspondance entre Marco Parenti et son beau-frère Filippo Strozzi.

37. Sur la portée politique de cette œuvre et sur son rapport avec les événements florentins des années 1465-1466 voir Boschetto, 2001, *op. cit.* (n. 36), avec renvoi à la bibliographie antérieure.

38. Dans les années 1460, Cristoforo Landino, étroitement lié au cercle de Francesco d'Altobianco degli Alberti, fut l'admirateur le plus actif de l'œuvre en *volgare* de Leon Battista (voir en particulier R. Cardini, *La critica del Landino*, Florence, 1973, p. 116-121). Les *Disputationes Camaldulenses* furent composées en 1474, le dialogue néoplatonicien *De nobilitate*, lui aussi attribué à Landino et dont Leon Battista Alberti est également un des protagonistes, remonte en revanche aux années 1490. Le portrait néoplatonicien d'Alberti fourni par Landino a déjà été vigoureusement rejeté par E. Garin, *Rinascite e rivoluzioni: Movimenti culturali dal xiv al xvii secolo*, Bari, 1975, p. 162, au motif d'une « *mistificante interpretazione landiniana* » (« interprétation landinienne mystificatrice »).

39. Florence et les cercles laurentiens jouèrent un rôle déterminant dans la première diffusion du *De re aedificatoria*, comme l'a démontré Giovanni Orlandi, « Le prime fasi nella diffusione del trattato architettonico albertiano », *Leon Battista Alberti*, éd. J. Rykwert et A. Engel, Milan-Ivrea, 1994, p. 96-105. Les étapes de l'impression du traité et l'histoire de son typographe ont été éclairées par les récentes contributions de S. Fiaschi, « Una copia di tipografia finora sconosciuta: il Laurenziano Plut. 89 sup. 113 e l'"editio princeps" del *De re aedificatoria* », *Rinascimento*, s. II, 41, 2001, p. 267-284 et de L. Böninger, « Ein deutscher Frühdrucker inFlorenz: Nicolaus Laurentii de Alemania (mit einer Notiz zu Antonio Miscomini und Thomas Septemcastrensis) », *Gutenberg-Jahrbuch*, 77, 2002, p. 94-109.

40. La fameuse lettre du 11 septembre 1485,

le Magnifique guettait impatiemment chacun des cahiers sortant des presses de l'imprimeur et, durant sa villégiature thermale, se les faisait lire au fur et à mesure par son secrétaire[40]. Selon toute probabilité, ces images ont fini par se superposer, en la déformant profondément, à la réalité des rapports de *messer* Battista degli Alberti avec les Médicis au milieu du Quattrocento.

D'où le portrait, hérité du XIX^e^ siècle, que Girolamo Mancini donne dans sa biographie d'Alberti ; en dépit de ses réserves occasionnelles à l'encontre du gouvernement florentin, Battista y est présenté comme « lié à la famille médicéenne par une familiarité ancienne », « appréciant les qualités de Côme et de Pierre » et « attaché au talent de Laurent par un amour paternel et singulier »[41]. Malgré quelques interprétations plus critiques, notamment celle – bien équilibrée – de Marina Marietti, la tentation d'associer les deux icônes sacrées de la Renaissance italienne que sont Alberti et Laurent a, semble-t-il, été si forte, que l'essentiel de ce portrait est encore largement admis, comme l'ont démontré les célébrations laurentiennes de 1992[42].

Pourtant, la critique de la Florence médicéenne livrée par des écrits comme les *Profugiorum libri* et le *De iciarchia*, aussi bien que la résistance du prieur de Borgo San Lorenzo et de San Martino confronté aux pressions de la famille Médicis et de ses alliés, montrent que ce portrait ne peut plus être admis ou qu'il doit, au moins, être considérablement édulcoré.

Transmis sans révision, il risque en effet de faire passer Alberti pour le défenseur du régime seigneurial auquel tendait Florence au Quattrocento, et pour un partisan de l'ascension continue des Médicis. Or, il est douteux qu'il ait été disposé à considérer le pouvoir grandissant de cette famille comme pleinement légitime. De son point de vue, les Médicis ne pouvaient faire valoir aucun droit particulier qui leur permît de l'emporter sur les familles de la traditionnelle élite marchande de la ville : et c'est bien à cette élite qu'appartenaient les Alberti, dont Leon Battista ne s'est jamais lassé, dans les plus fameuses de ses pages en langue vulgaire, de célébrer l'histoire illustre et l'inaliénable droit à participer au gouvernement de Florence.

Luca Boschetto, Historien, Florence
Traduit de l'italien par Juliette Becq

dans laquelle Niccolò Michelozzi décrit le vif intérêt de Laurent pour l'édition du traité, alors en cours d'impression, a été publiée pour la première fois par M. Martelli, *Studi laurenziani*, Florence, 1965, p. 191 note 53.

41. *« legato alla famiglia medicea da domestichezza antica », « apprezzatore delle buone qualità di Cosimo e Pier », « affezionato all'ingegno di Lorenzo con paterno e singolare amore »*, dans Mancini, 1911, *op. cit.* (n. 1), p. 371. En corollaire à ces appréciations, Mancini citait lui aussi dans une note la lettre autographe d'Alberti destinée à Giovanni de' Medici et signalait une lettre ultérieure, envoyée à Giovanni le 21 mars 1454 par Niccolò, prieur de Valcava del Mugello, qui mentionne *messer* Battista (voir Boschetto, 2003, *op. cit.* (n. 33), p. 251 n. 17).

42. Le mythe du lien intime entre Alberti et Laurent, élaboré dans les *Disputationes* de Landino, a influencé la critique au point qu'elle a identifié l'« *iciarco* » de l'œuvre vulgaire homonyme des années 1460 au « *princeps* » de la cité et reconnu dans le livre une référence au jeune Laurent et non à Pierre, alors malade ; à ce propos, voir la fiche de Paolo Viti, « La lunga fedeltà medicea di Leon Battista Alberti », *Lorenzo dopo Lorenzo. La fortuna storica di Lorenzo il Magnifico*, éd. Paola Pirolo, Cinisello Balsamo, 1992, p. 66-68. Et toujours à la suite de Landino, à propos du rôle de premier plan qu'aurait joué Alberti dans les discussions littéraires du cercle laurentien et sur sa volonté supposée – qu'accréditerait le *De iciarchia* – de ne pas défier « *the "veiled Signory" of Medicean rule* » à la fin des années 1460, même s'il s'agit d'une référence fortuite, voir Anthony Grafton (*Leon Battista Alberti. Master Builder of the Italian Renaissance*, New York, 2000, p. 337). La contribution de Marina Marietti est citée plus haut note 26.